

Boileau, le sévère et classique Boileau, lui qui a eu la prétention, dans son Art poétique, de formuler une doctrine littéraire, lui qui on a appelé le législateur du Parnasse, le précepteur d'un siècle, ne dédaigne pas de mettre tout son art dans une ingénieuse plaisanterie, et il écrit le Lutrin.

Une autre fois encore, et bien mieux encore que dans le Lutrin, il se laisse aller au courant de sa fantaisie, et cette fois, c'est de compagnie avec Racine, le pur, le presquedivin Racine. Voici, d'après M. Lalanne, en quelle circonstance :

« En 1674, l'Université, suivant les uns, ou seulement un doyen de la Faculté de théologie, suivant les autres, voulut présenter requête au parlement et empêcher qu'on n'enseignât la philosophie de Descartes. Ce fut à cette occasion que le célèbre voyageur et philosophe gassendiste F. Bernier composa une requête burlesque, qui fut suivie d'un arrêté burlesque auquel il travailla avec Boileau et Racine. Ces deux poètes obtinrent un grand succès et déterminèrent le demandeur à se désister de ses prétentions. » Voici quelques fragments de cette requête, beaucoup moins connue que l'arrêté qui se trouve dans toutes les éditions de Boileau :

« Suppliez humblement les maîtres ès arts, professeurs, régents de l'Université de Stagire, disant qu'il est de notoriété publique que c'est le sublime et incomparable Aristote qui est, sans conteste, le premier fondateur de ces quatre éléments, le premier créateur de la terre; qu'il leur a accordé, par grâce spéciale, la simplicité qui ne leur appartenait pas par droit naturel; qu'il a donné aux uns la pesanteur et aux autres la légèreté, afin de se pouvoir maintenir dans les lieux et places qu'il leur avait assignés pour y demeurer repos; qu'il a ajouté à la nature de chaque corps en particulier une horreur si considérable de l'ennemi commun, le vide, qu'il n'y en a pas un qui ne souffre plus volontiers sa propre destruction, que de permettre qu'il occupe le moindre place dans le monde; qu'il a de plus, réglé par des lois non variables tous les mouvements des cieux et des astres. Et quoique, pendant plusieurs siècles, il ait été maintenu d'un commun accord, et avec un respectable possession de tous ces droits, et qu'il ait lieu de prescription contre tous les prétendants au contraire: néanmoins, depuis quelques années en ça, deux particulières, nommées la Raison et l'expérience, se sont élevées ensemble pour lui disputer le rang qui lui appartient avec tant de justice, et ont taché de s'ériger un trône sur les ruines de son autorité, et pour parvenir plus adroitement à leurs fins, ont excité certains esprits factieux, qui sous les noms de cartesianes, malebranchistes et gassendistes, ont commencé de secouer le joug du seigneur Aristote; et, méprisant son autorité avec une témérité sans exemple, lui ont voulu disputer les droits qu'il a acquis de pouvoir faire passer la vérité pour fausseté, les faussetés pour véritables. Ce considéré, Nossseigneurs, il vous plaist ordonner qu'on délivrera au plus tôt Saturne du cerceau où M. Huyghens le tient injustement emprisonné depuis plusieurs années, son écran rayé et biffé, et condamner ledit sieur à cinq cents livres de dommages et intérêts.

« Que Jupiter congédiera ses quatre gardes, si ce n'est qu'il n'en veuille garder un comme Saturne.

« Que le soleil se débarrassera bien le visage et ne paraîtra plus en public avec ses vilaines taches, qui sont des signes de corruption et qui vont à la destruction de la quatuorcesme céleste d'Aristote; « Que Véus n'aura plus l'impudence de rompre les cieux pour monter au-dessus du soleil; « Que les mathématiciens rompent toutes leurs lunettes, comme fausses et trompeuses inventions, et que le sieur Picard avouera de bonne foi qu'il se trompe quand il croit voir (au grand déshonneur du soleil) les étoiles en plein midi, et qu'on démolira au plus tôt l'Observatoire royal, comme une forteresse à lunettes très-préjudiciable à l'état des lieux solides d'Aristote; « Que M. Denis sera tenu et obligé de faire réparer incessamment, à ses frais et dépens, toutes les brèches et crevasses qu'il a faites à la voûte des cieux pour y donner passage aux dernières comètes qui parurent en 1654 et 1665; et que les sieurs Feu, Azout et Cassini, qui les virent alors se promener de leurs gubériens, nutamment, au-dessus de la lune et du soleil, sans y former opposition quelconque, seront déclarés complices de l'attentat qui a été fait en ce cas à l'autorité du vénérable Aristote, qui les avait placés au-dessus de la lune, avec très-expresse défense de passer outre; « Que le feu élémentaire ne sera plus imaginaire et qu'il sera honorablement rétabli en son lieu et place dans le concave de la lune.

« Que l'air sera de nouveau reconnu plus léger qu'une plume, et qu'on rompra tous les tuyaux de verre de MM. Pascal, Roberval et autres, qui le rendent pesant et qui atten-

FANT

tent aux intérêts du plein, partie adverse du vide;

« Qu'aucuns pilotes ou autres navigateurs ne tourneront plus à l'entour de la terre, sous peine de devenir antipodes et d'être précipités au ciel; « Que la terre se reposera, et que le soleil tournera pour elle, sous peine d'excommunication; « Que les sieurs Kalkrin et Stenon jetteront dans la rivière tous leurs instruments anatomiques et seront tenus et réputés pour innovateurs et perturbateurs du corps humain, et seront obligés de biffer de leurs écrits le triquet injurieux dit aux oreilles des femmes: « Vous faites des œufs, vous êtes des poules, nous sommes des coqs; « Que le sang ne circulera plus, et que le cœur ne lui ouvrira plus la porte pour entrer au poumon; que le foie sera réintégré dans son premier office de faire le sang, sans que le cœur lui ose plus de lui demander le cœur, et que le chyle l'ira trouver tout droit par la veine porte, sans s'amuser à aller monter vers les jugulaires, nonobstant aussi les oppositions expérimentales de M. Pecquet, lequel n'aura nullement fait inhibition et défenses de plus à l'avenir faire ouverture de chiens vivants pour prouver le contraire; qu'on tirera désormais de l'argent de sa bourse, quoiqu'il n'y en ait pas, comme on tire les formes substantielles et accidentelles de la matière, où elles ne sont point;

« Que Gassendi, Descartes, Rohault, Malebranche, Pouchot, Denis, Godey, de Lauzun et leurs adhérents sont conduits à Athènes et condamnés à y faire amende honorable devant toute la Grèce, pour avoir composé des libelles diffamatoires et injurieux à la mémoire du défunt seigneur Aristote, jadis précepteur d'Alexandre le Grand, roi de Macédoine, et en mille livres d'amende, applicable moitié au recouvrement de la moitié aux réparations des collèges ruinés de notre Université;

« Enfin, pour ôter tout sujet de contestation entre les parties, qu'il soit ordonné qu'on continuera toujours de raisonner aveuglément en matières philosophiques; que le seigneur Aristote d'Aristote, fondée sur un titre de prescription qu'il s'est acquis depuis tant d'années, prévaldra à la raison et à l'expérience; et qu'à l'avenir on ne prétendra plus sottement et impertinément, comme l'on fait (sauf la révérence de la cour), à de nouvelles découvertes qui ne soient pas dans Aristote, à peine de punition exemplaire, de mille livres d'amende et de tons dépens, dommages et intérêts, et forcez bien. Ledite requête signée de Aristote, procureur de ladite Université.

« Voilà comment se délassaient de leurs travaux immortels les nobles esprits du xviii<sup>e</sup> siècle; comment devenaient fantaisistes les graves historiens de Louis XIV, ou mieux encore l'auteur d'Alzette; et celui qui apprit au public à comprendre ce divin chef-d'œuvre.

« A côté des poètes, toujours un peu soumis aux caprices de la folle du logis, nous pourrions montrer les savants, les graves savants, les livres, eux aussi, aux bagages, à la fantaisie. Et pour n'en citer qu'un, Erasme, l'auteur des Colloques, n'a-t-il pas écrit, avec toute la grâce et toute la finesse qui le caractérisent, un *Eloge de la folie*?

« Passons, et du xv<sup>e</sup> et du xviii<sup>e</sup> siècle, entrons dans le xviii<sup>e</sup>, qui va renverser les croyances et les institutions, bouleverser les mœurs, poser les fondements d'un nouvel édifice social sur les bases éternelles du droit et de la justice, faire l'89, c'est tout dire. Eh bien, jadis, ce grand œuvre, nos pères trouvaient encore le moyen de sourire, d'être un instant spirituels et charmants, d'être fantaisistes.

« Nous ne parlerons pas de l'abbé Barthélemy, ce grave auteur du *Voyage d'Anacharsis*, auquel il prit un jour la fantaisie d'écrire un poème en trois chants, intitulé : *La Chanteloup* ou *la Guerre des puces contre M<sup>lle</sup> la D<sup>e</sup> de Ch.* (du duchesse de Choiseul).

« Mais, à côté de Barthélemy, voici Diderot, celui qui conçut, dirigea, mena à terme, après un travail de neuf ans, cette entreprise immense, cette tour de Babel, *l'Encyclopédie*. Eh bien, quel gracieux causeur, quel charmant conteur, quel fantaisiste toujours doublé d'un penseur puissant que Diderot! Son venez-vous de la façon dont il parle de tout dans sa correspondance si vive, si colorée, parfois si libre même, et dans ses *Salons*, si pleins de lumière et d'imprévu, et dans ce *Neveu de Rameau*, à la fois si charmant et si terrible, où la réalité est tellement saisissante qu'elle semble n'être que l'écart cynique d'un esprit sanguin se jouant des mœurs et des lois.

« A côté de Diderot, voici Voltaire. Est-il besoin de le citer? Combien de fois sa plume facile et élégante n'a-t-elle pas couru sur le papier sous la dictée seule de sa fantaisie — non pas de son ironie, ce qui n'est pas la même chose et n'entre pas dans notre sujet? Vous vous souvenez de l'analyse de *l'Histoire de l'âne de Prior* de sa traduction du poème *fantaisiste* de Butler et de Garth?

Muse, raconte-moi les débats salutaires Des médecins de Londres et des apothicaires Contre le genre humain si longtemps réuni. Quel Dieu, pour nous sauver, les rends ennemis? Comment laissent-ils respirer leurs malades? Pour frapper à grands coups sur leurs chers camarades?

FANT

Comment changèrent-ils leur coiffure en armet, Leur seringue en canon, la pilule en boulet? Ils couronnent la gloire; sachant l'un sur l'autre, Ils prodigient leur vie et nous laissent la nôtre.

« A propos de médecins et d'apothicaires, il nous revient en mémoire un passage d'Aulu-Gelle mentionnant un *éloge de la fièvre quarté*; ce serait une faute de ne pas le citer. « Notre Farnius lui-même », dit l'auteur des *Nuits attiques* (liv. XVII, ch. xii), ne dédaignait pas les jeux d'esprit, qu'il jugeait propres à éveiller le talent, à aiguïser l'intelligence, à aguerir contre les difficultés. Il fit *l'Eloge de Thersite* et *l'Apologie de la fièvre quarté*. Il eut sur ces deux sujets des expressions heureuses, des idées ingénieuses, qu'il laissa par écrit. Dans *l'Apologie de la fièvre quarté*, il dit qu'au sortir de la fièvre quarté, si on a repris toutes ses forces, on jouit d'une santé plus constante et plus ferme. Il se livre même à un jeu d'esprit plein de grâce. « Voici, dit-il, un vers sur la vérité » duquel les siècles ont prononcé: *Les jours de l'homme sont tous égaux*; et il ajoute: *« râtre*. Cela veut dire qu'on ne peut pas mourir deux fois; qu'on est bien un jour, mal un autre. Donc, puisque le bien et le mal viennent alternativement dans la vie, c'est le sage de ne pas se laisser aller à se plaindre, et vient que tous les trois jours et nous donne deux mètres pour une martère.

« Après l'éloge de la folie, après l'apologie de la fièvre, que de jeux d'esprit du même genre, et non sans mérite, nous pourrions citer. Voici *l'Eloge de l'innocence*, par Ch. Hegendorff, le célèbre philosophe allemand; *l'Apologie de la Défense des rats*, par Rorario, et par Daniel Heinsius, les *Louanges de l'âne* et du cochon; *l'Eloge de la goutte*, par Coulet; celui des *Perruques*, par Deguerie; celui des *Chats*, par Guey; et tous ces autres qui désireux de connaître la liste de la plupart de ces écrits fantaisistes la trouvera dans ce Dictionnaire au mot *Éloges singuliers, burlesques, ridicules ou satiriques*.

« Four être complet, il faut de toute nécessité parler de ces écrivains habiles à saisir l'art sous toutes ses faces et même sous toutes ses facettes, qui ne sont fantaisistes qu'à la surface; pour qui la fantaisie n'est qu'un ornement de plus, une sorte de vêtement à pailletter, applicable à tous les genres de lecture, et qui, tout en riant, se font sérieux, sérieux, sévères, hautement comiques et philosophiques. C'est cette école qui châte en riant (*castigat ridendo*), qui, en riant encore, en riant toujours, persille les travers, se moque des ridicules et flagelle les vices.

« A sa tête nous trouvons Socrate, le maître d'Aristote et de Platon, Socrate avec son ironie, disons avec sa *fantaisie socratique*.

« En même temps que lui, nommons son ennemi intime, Aristophane, ce pourfendeur des vices et des ridicules, et mentionnons ses *Nuées*. Pythagore ne fut-il pas un fantaisiste? A coup sûr Esop le fat, et après lui furent aussi Epicure, Ménandre, d'autres encore de l'époque grecque-alexandrine, et c'est-à-dire de l'époque gréco-romaine, ici même nous trouvons des poètes qui pourraient figurer dans la nomenclature des littérateurs français du xviii<sup>e</sup> siècle, par exemple, l'abbé de La Harpe, l'abbé de La Motte, qui écrivit un poème sur la chasse et la pêche; l'empereur Jules, qui compose des vers sur la barbe; Hérodien, qui s'amuse à versifier sur le barbarisme et le soleïcisme.

« Nous devons maintenant mentionner Lucrèce, et dans ses *Diálogos*, Virgile, Sénèque, qui écrivit un poème sur la chasse et la pêche; l'empereur Jules, qui compose des vers sur la barbe; Hérodien, qui s'amuse à versifier sur le barbarisme et le soleïcisme.

« Après lui vient Longus, qui fait école sous sa plume le roman, en donnant les *Amours de Daphnis et Chloé*. C'est un roman qui a été jeté au monde profane. Viennent ensuite les Basile, les Synerus, les Cyrille, les Chrysothome, les écrivains religieux, les Pères de l'Église; ils n'ont rien à dénier avec nous. Religions-nous à Rome.

« Ici, nous nous retrouvons encore au milieu d'une nouvelle pléiade d'écrivains pour qui la gaieté, l'ironie, le rire étincellent, la fantaisie n'est qu'à la surface; ce n'est qu'une enseigne atrayante derrière laquelle on recouvre une observation profonde des mœurs et des choses, et l'intention de réformer celles-ci et d'instruire ceux-là; voici Plaute, Plaute qui a eu l'honneur d'être imité par Regnard et Molière; voici Térence, moins fantaisiste que Plaute, mais qui a eu, lui aussi, l'honneur d'être imité par Molière et, de plus, par Racine.

« Après eux, nommons Phédre, puisque nous avons nommé Esop; nommons Juvénal et ses satires indignes; Martial, qui, en des épigrammes spirituelles, signale les vices de ses contemporains; Pétrone enfin, qui, sous forme de plaisanterie, de *fantaisie* au fond de laquelle on découvre l'ironie la plus sanglante, le fer rouge, le fouet, raconte les fêtes et les débauches de la cour des Césars, lui qui, en sa qualité d'arbitre élégant, est appelé à dire de maître des cérémonies, était chargé d'organiser ces fêtes et ces débauches.

« Mais voici encore que sur notre chemin nous retrouvons des écrivains religieux; les Latance, les Eusebe, les Jérôme, les Ambroise, les Tertullien, les Origène, etc. A peine les Pères de l'Église latine permettent-

FANT

ils à Apulée, comme les Pères de l'Église grecque l'ont permis à Longus, de dire adieu au monde qui s'en va. Apulée écrit son *Âne d'or*, œuvre de *fantaisie*, allégorie charmante et navrant tableau des mœurs dépravées de son siècle.

« En notre pays des Gaules, nous voilà tout à coup au milieu même de notre sujet: on dit l'humour anglais; on dit aussi la raillerie gaule, c'est-à-dire la bonhomie feinte, le sourire à la fois indulgent et moqueur, le ton familier à la fois et hautement philosophique, l'épigramme, la chanson, le jeu d'esprit, duquel ressort une leçon sévère, un enseignement, le fouet fait de cordes de soie et qui mord jusqu'au sang, la *fantaisie*, enfin, mais qui n'a de ce mot que le masque souriant, afin de faire entendre la voix de la raison.

« Montaigne — ne remontons pas plus haut — semble n'obéir qu'à son caprice, à sa *fantaisie*, à cette faculté que lui-même il appelle la folle du logis. « Je n'ai point, dit-il, d'autre sergent de bande à arranger mes pièces que la fortune. A mesure que mes rêveries se présentent, je les entasse: tantôt elles se présentent en foule, tantôt elles se traînent à la file. Je veux qu'on voie moi pas naturel et ordinaire, ainsi détrempé qu'il est; je me laisse aller comme je me trouve; je prends de la fortune le premier argument, pensant ici un mot, ici un autre, échantillons dépris de leurs pièces, écartés sans dessin ni promesses.

« Mais, sous cette allure souriante et gaie, sous cette grâce, derrière cette *fantaisie*, que de hautes enseignements! « A côté de Montaigne, voici Rabelais, presqu'à la charge les procédés du romanisme; avec le troisième, elle affecte une sonorité et pompeuse érudition; avec le dernier, elle attache le luxe de la forme à tout ce qui révolte le sens ou la pensée. « Nous n'avons pas à parler ici du chef de cette école, de cette éphémère école, de Théophile Gautier, auquel une longue et sérieuse étude, qui complètera cette esquisse, est consacrée dans le *Grand Dictionnaire*.

« Après la Renaissance, après l'invasion du goût espagnol, après l'hôtel de Rambouillet, les romans héroïques, après Balzac et Voltaire, arrivons à Molière, qui, tout en riant, va flageller les travers, les laidures, les vices de son siècle; et pour cela il ne dédaignera pas de descendre jusqu'au plus fantaisiste des styles, jusqu'au burlesque, jusqu'au genre macronique. Ainsi, le commencement de la comédie du *Malade imaginaire*:

*Savantissimi doctores, Medicina professa, Hic tunc assemblati estis: Et vos altri messieurs, Sententiam facultatis Fideles executores, Chirurjani et apothicari, Hic tunc tota composita auri, Salus, hinc omnia vobis: Alitque bonum appetitum.*

« Apres Molière et le *Bourgeois gentilhomme*, et les *Précieuses ridicules*, et le *Médecin malgré lui*; après Molière, qui a dû envelopper tant de raisons, tant de goût, de si hautes leçons morales, sous une enveloppe si charmante, si gaie, si fantaisiste, nous devrions peut-être nous arrêter, tirer l'échelle. Ne devons-nous pas mentionner cependant Pascal et ses *Provinciales*, Boileau et ses satires, Corneille et le *Menteur*, Scarron et le *Roman comique*, Racine et les *Palteurs*?

« Dans le siècle suivant, passons rapidement: Piron et l'*Arlequin-Deucalion*, un chef-d'œuvre en son genre, comme la *Métromanie* dans un genre plus élevé; Le Sage, père de *Turcaret* et de *Gil Blas*; Marivaux, Regnard, Sévigné, et par-dessus tout Voltaire avec le *Sisyphe*, et par-dessus tout Voltaire avec ses *Contes* et ses romans; enfin, Beaumarchais avec ses comédies immortelles. Quoi de plus vrai et de plus précisément imaginé tout à la fois que ce fils de l'amour, que ce dédassé de la famille et de la société, que ce Figaro, affronté copie, bien fait pour ouvrir toutes les portes, même celle de l'avenir, à ce peuple dont il est, en somme, à ce peuple qui jusqu'alors « n'a été rien, et qui dorénavant sera tout, si on ne lui permet pas d'être quelque chose? »

« Nous voici arrivés à ces fantaisistes de notre époque, dont nous avons déjà mentionné la pseudo-école. Ceux-ci, par impuissance et par ignorance, se sont attachés à la forme, à la richesse de la rime, au rythme, à l'éclat des images, à la sonorité des mots, à l'étrange, à l'imprévu. Ah! que nous sommes loin de ceux qui de la *fantaisie* faisaient un délassement, un repos, un jeu, un amusement, que Corneille, Racine, Boileau; de ceux qui en faisaient une enseigne, comme Socrate et Aristophane, comme Plaute ou Pétrone, comme Montaigne ou Rabelais, comme — et ceux-là nous nous en sommes pas nommés, mais nous en nommés — comme Sterne, comme Swift, comme Heine, et tant d'autres encore que nous oublions!

« Cette pseudo-école, disions-nous en commençant, nous en avons pas nommés, mais nous en nommés, absolument nécessaire à tel ou tel procédé du romanisme pour l'exagérer. Les élèves ont poussé l'exagération plus loin encore et tu chacune de ces petites écoles par le ridicule. Nous avons aujourd'hui des ciseaux de phrases sans idées, des pédants de

FANT

festons et astragales, qui a ses paroissiens et ses bons dieux; les prédicateurs n'y manquent pas, mais les fidèles y sont un peu rares. Toutefois, on en découvre çà et là, en cherchant bien, en train de communier sous les espèces de la rime riche et du sonnet. Ces fidèles ont une croyance solide; leur foi est sincère; aussi nous ne profanons pas la petite Église en y portant des critiques trop sévères; assez d'autres ont pris le gourdin pour disperser cette fumée de cigarette que le premier souffle emportera. D'ailleurs, nous ne voudrions pas nous faire des ennemis de ceux qui seront nos amis demain, quand ils auront renoncé à faire se becqueter des rimes au bout des vers, renoncé à rimer pour le plaisir seul de rimer. Nous le voulons si peu, que nous allons, pour ce dernier traité de notre esquisse, passer le crayon à M. G. Vapereau.

« *Année littéraire*, 1860: « Le *Parnasse contemporain*, dit le critique, ne comprend que des poètes vivants; mais pourquoi n'a-t-il pas quelques vers des plus célèbres, de Lamartine, de Victor Hugo? Peut-être n'est-il ouvert qu'aux poètes mineurs... »

« Les dieux principaux de cet Olympe réduits: Th. Gautier, Théodore de Banville, Leconte de Lisle, Charles Baudelaire, tous les autres chefs de petites écoles vassaux et serfs, chacun dans un volume type: *Émaux et camées*, *Odes funambulesques*, *Poésies barbares* et *Fleurs du mal*. Avec le premier, la poésie est peinture et mosaïque; avec le second, elle se meut à la charge des procédés du romanisme; avec le troisième, elle affecte une sonorité et pompeuse érudition; avec le dernier, elle attache le luxe de la forme à tout ce qui révolte le sens ou la pensée.

« Nous n'avons pas à parler ici du chef de cette école, de cette éphémère école, de Théophile Gautier, auquel une longue et sérieuse étude, qui complètera cette esquisse, est consacrée dans le *Grand Dictionnaire*.

« Théodore de Banville s'est représenté dans le *Parnasse contemporain* que par une seule pièce, *l'Éclair des dieux*, qui ne donne pas la mesure de ses procédés ordinaires de versification. On y trouverait tout au plus quelques traces de cette mythologie multilatérale, moitié archaïque, qui renouvelle les mots sous prétexte de renouveler les choses et qui trouve savant et poétique de dire Zeus pour Jupiter, Aphrodité pour Vénus, Héré pour Junon, Athéné pour Minerve, Dionysos pour Bacchus, Héphestos pour Vulcain. On y rencontre aussi cette exubérance d'images et ce sans façon d'enjambement d'un vers à l'autre qui plurent tant au romantisme. Mais enfin, rien de particulier, rien de personnel...

« M. Leconte de Lisle, poursuit Vapereau, s'est fait une part très-large dans le nouveau trésor poétique. On trouve dans les vers nouveaux qu'il a fournis au *Parnasse contemporain* le même système de procédés et d'effets, le même luxe d'épithètes:

« Au tintement de l'eau dans les porphyres roux, Les rosières de l'Iran mêlent leurs flammes murmurées, Et les rosières révèrent leurs roucoulements doux. Tandis que l'oiseau grèle et le frelon jaloux Siffant et bourdonnant, mordent les figues mûres. Les rosières de l'Iran mêlent leurs flammes murmurées. Au tintement de l'eau dans le porphyre roux.

« Voilà la science du rythme tant vantée chez Leconte de Lisle: elle aboutit ici à d'harmonieuses naïvetés, à des châtiments de vers, le poète étale une autre science dont l'affectation lui est familière: c'est celle des mythologies antiques, avec cette restitution des noms originaux que nous signalions tout à l'heure. Il ne faut pas appeler Corébère *Kerberos*, la terre *Gaia*, de nous parler des *Ouranides* et des *Kronides*, il nous exprimera le coucher du soleil par des allégories homériques ou plutôt védiques...

« Mais dès qu'Hermès voit les flamboyantes vaches Du fil d'Hyperion, baligé des Bots profonds, Ekhidna, sur le seuil ouvert au flanc des monts, S'avancant dérobant sa croupe aux mille taches.

« Enfin, parmi les poètes dont l'éditeur du *Parnasse contemporain* a formé sa trop nombreuse pléiade, nous trouvons Philoxène Boyer et Cautelle Mendès. Le premier a voué son admiration à ses matins et frères aînés en romantisme, en gardant pour son compte plus de mesure et de simplicité; le second, au contraire (éditeur de la *Revue fantaisiste*), semble avoir pris à tâche de pousser aux dernières exagérations des autres pièces, des prétentions à peine tolérables dans les plumes originales et dans les œuvres des inventeurs. Les formes bizarres, le pittoresque factice, le fatras de la mythologie indienne, s'entassent dans ses vers, qui semblent se briser à dessein d'images risquées et de termes barbares.

« Le *Parnasse contemporain* n'est, tout entier, qu'un recueil d'imitations, de pastiches ou de raminonnages involontaires; c'est un écho continu, le plus souvent, ou l'écho d'un autre écho, une imitation de seconde main. Les chefs de file de la poésie contemporaine ne sont eux-mêmes que des disciples qui ont cru faire école en forme, absolument nécessaire à tel ou tel procédé du romanisme pour l'exagérer. Les élèves ont poussé l'exagération plus loin encore et tu chacune de ces petites écoles par le ridicule. Nous avons aujourd'hui des ciseaux de phrases sans idées, des pédants de

FANT

couleur locale, des poètes grecs, étrusques et indous, qui oublient d'être français, des amateurs d'horrible qui font d'un poème un charnier; puis, à côté du réalisme à outrance, les romances fades, les madrigaux précieux, les couplets parfumés de benjoin et d'encens...

« Le *Parnasse contemporain*, qui a moins d'importance pour sa valeur artistique que comme symptôme d'une petite agitation littéraire, a fait grand bruit dans les derniers mois de l'année 1865. Il a été malmené, bafoué, dans le journal le *Main jaune*, par M. Barbey d'Aurevilly, ce grand pourfendeur de tous les travers et de tous les vices qu'on ne rachète ou qu'on ne dissimule pas par l'orthodoxie. Ces attaques, plus justes que modérées, ont eu toutes sortes d'échos; elles ont même donné lieu à un opuscule, charmant parodie du gros ouvrage si vertement critique; il s'appelle le *Parnassienlet contemporain* (il est anonyme, mais la voix publique a désigné comme auteur Paul Arène et peut-être aussi Alphonse Daudet).

« Les dieux principaux de cet Olympe réduits: Th. Gautier, Théodore de Banville, Leconte de Lisle, Charles Baudelaire, tous les autres chefs de petites écoles vassaux et serfs, chacun dans un volume type: *Émaux et camées*, *Odes funambulesques*, *Poésies barbares* et *Fleurs du mal*. Avec le premier, la poésie est peinture et mosaïque; avec le second, elle se meut à la charge des procédés du romanisme; avec le troisième, elle affecte une sonorité et pompeuse érudition; avec le dernier, elle attache le luxe de la forme à tout ce qui révolte le sens ou la pensée.

« Nous n'avons pas à parler ici du chef de cette école, de cette éphémère école, de Théophile Gautier, auquel une longue et sérieuse étude, qui complètera cette esquisse, est consacrée dans le *Grand Dictionnaire*.

« Théodore de Banville s'est représenté dans le *Parnasse contemporain* que par une seule pièce, *l'Éclair des dieux*, qui ne donne pas la mesure de ses procédés ordinaires de versification. On y trouverait tout au plus quelques traces de cette mythologie multilatérale, moitié archaïque, qui renouvelle les mots sous prétexte de renouveler les choses et qui trouve savant et poétique de dire Zeus pour Jupiter, Aphrodité pour Vénus, Héré pour Junon, Athéné pour Minerve, Dionysos pour Bacchus, Héphestos pour Vulcain. On y rencontre aussi cette exubérance d'images et ce sans façon d'enjambement d'un vers à l'autre qui plurent tant au romantisme. Mais enfin, rien de particulier, rien de personnel...

« M. Leconte de Lisle, poursuit Vapereau, s'est fait une part très-large dans le nouveau trésor poétique. On trouve dans les vers nouveaux qu'il a fournis au *Parnasse contemporain* le même système de procédés et d'effets, le même luxe d'épithètes:

« Au tintement de l'eau dans les porphyres roux, Les rosières de l'Iran mêlent leurs flammes murmurées, Et les rosières révèrent leurs roucoulements doux. Tandis que l'oiseau grèle et le frelon jaloux Siffant et bourdonnant, mordent les figues mûres. Les rosières de l'Iran mêlent leurs flammes murmurées. Au tintement de l'eau dans le porphyre roux.

« Voilà la science du rythme tant vantée chez Leconte de Lisle: elle aboutit ici à d'harmonieuses naïvetés, à des châtiments de vers, le poète étale une autre science dont l'affectation lui est familière: c'est celle des mythologies antiques, avec cette restitution des noms originaux que nous signalions tout à l'heure. Il ne faut pas appeler Corébère *Kerberos*, la terre *Gaia*, de nous parler des *Ouranides* et des *Kronides*, il nous exprimera le coucher du soleil par des allégories homériques ou plutôt védiques...

« Mais dès qu'Hermès voit les flamboyantes vaches Du fil d'Hyperion, baligé des Bots profonds, Ekhidna, sur le seuil ouvert au flanc des monts, S'avancant dérobant sa croupe aux mille taches.

« Enfin, parmi les poètes dont l'éditeur du *Parnasse contemporain* a formé sa trop nombreuse pléiade, nous trouvons Philoxène Boyer et Cautelle Mendès. Le premier a voué son admiration à ses matins et frères aînés en romantisme, en gardant pour son compte plus de mesure et de simplicité; le second, au contraire (éditeur de la *Revue fantaisiste*), semble avoir pris à tâche de pousser aux dernières exagérations des autres pièces, des prétentions à peine tolérables dans les plumes originales et dans les œuvres des inventeurs. Les formes bizarres, le pittoresque factice, le fatras de la mythologie indienne, s'entassent dans ses vers, qui semblent se briser à dessein d'images risquées et de termes barbares.

« Le *Parnasse contemporain* n'est, tout entier, qu'un recueil d'imitations, de pastiches ou de raminonnages involontaires; c'est un écho continu, le plus souvent, ou l'écho d'un autre écho, une imitation de seconde main. Les chefs de file de la poésie contemporaine ne sont eux-mêmes que des disciples qui ont cru faire école en forme, absolument nécessaire à tel ou tel procédé du romanisme pour l'exagérer. Les élèves ont poussé l'exagération plus loin encore et tu chacune de ces petites écoles par le ridicule. Nous avons aujourd'hui des ciseaux de phrases sans idées, des pédants de

FANT

couleur locale, des poètes grecs, étrusques et indous, qui oublient d'être français, des amateurs d'horrible qui font d'un poème un charnier; puis, à côté du réalisme à outrance, les romances fades, les madrigaux précieux, les couplets parfumés de benjoin et d'encens...

« Le *Parnasse contemporain*, qui a moins d'importance pour sa valeur artistique que comme symptôme d'une petite agitation littéraire, a fait grand bruit dans les derniers mois de l'année 1865. Il a été malmené, bafoué, dans le journal le *Main jaune*, par M. Barbey d'Aurevilly, ce grand pourfendeur de tous les travers et de tous les vices qu'on ne rachète ou qu'on ne dissimule pas par l'orthodoxie. Ces attaques, plus justes que modérées, ont eu toutes sortes d'échos; elles ont même donné lieu à un opuscule, charmant parodie du gros ouvrage si vertement critique; il s'appelle le *Parnassienlet contemporain* (il est anonyme, mais la voix publique a désigné comme auteur Paul Arène et peut-être aussi Alphonse Daudet).

« Les dieux principaux de cet Olympe réduits: Th. Gautier, Théodore de Banville, Leconte de Lisle, Charles Baudelaire, tous les autres chefs de petites écoles vassaux et serfs, chacun dans un volume type: *Émaux et camées*, *Odes funambulesques*, *Poésies barbares* et *Fleurs du mal*. Avec le premier, la poésie est peinture et mosaïque; avec le second, elle se meut à la charge des procédés du romanisme; avec le troisième, elle affecte une sonorité et pompeuse érudition; avec le dernier, elle attache le luxe de la forme à tout ce qui révolte le sens ou la pensée.

« Nous n'avons pas à parler ici du chef de cette école, de cette éphémère école, de Théophile Gautier, auquel une longue et sérieuse étude, qui complètera cette esquisse, est consacrée dans le *Grand Dictionnaire*.

« Théodore de Banville s'est représenté dans le *Parnasse contemporain* que par une seule pièce, *l'Éclair des dieux*, qui ne donne pas la mesure de ses procédés ordinaires de versification. On y trouverait tout au plus quelques traces de cette mythologie multilatérale, moitié archaïque, qui renouvelle les mots sous prétexte de renouveler les choses et qui trouve savant et poétique de dire Zeus pour Jupiter, Aphrodité pour Vénus, Héré pour Junon, Athéné pour Minerve, Dionysos pour Bacchus, Héphestos pour Vulcain. On y rencontre aussi cette exubérance d'images et ce sans façon d'enjambement d'un vers à l'autre qui plurent tant au romantisme. Mais enfin, rien de particulier, rien de personnel...

« M. Leconte de Lisle, poursuit Vapereau, s'est fait une part très-large dans le nouveau trésor poétique. On trouve dans les vers nouveaux qu'il a fournis au *Parnasse contemporain* le même système de procédés et d'effets, le même luxe d'épithètes:

« Au tintement de l'eau dans les porphyres roux, Les rosières de l'Iran mêlent leurs flammes murmurées, Et les rosières révèrent leurs roucoulements doux. Tandis que l'oiseau grèle et le frelon jaloux Siffant et bourdonnant, mordent les figues mûres. Les rosières de l'Iran mêlent leurs flammes murmurées. Au tintement de l'eau dans le porphyre roux.

« Voilà la science du rythme tant vantée chez Leconte de Lisle: elle aboutit ici à d'harmonieuses naïvetés, à des châtiments de vers, le poète étale une autre science dont l'affectation lui est familière: c'est celle des mythologies antiques, avec cette restitution des noms originaux que nous signalions tout à l'heure. Il ne faut pas appeler Corébère *Kerberos*, la terre *Gaia*, de nous parler des *Ouranides* et des *Kronides*, il nous exprimera le coucher du soleil par des allégories homériques ou plutôt védiques...

« Mais dès qu'Hermès voit les flamboyantes vaches Du fil d'Hyperion, baligé des Bots profonds, Ekhidna, sur le seuil ouvert au flanc des monts, S